

## ICONISME PRIMAIRE ET SCHEMES PERCEPTIFS

### LES “MEDITATIONS SEMIOTIQUES” DE JEAN-FRANÇOIS BORDRON

*Hommage à Jean-François Bordron*

*Limoges 30-31 mai 2013*

**JEAN PETITOT**

*Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris*

#### 1. INTRODUCTION

Je remercie beaucoup les organisatrices de m'avoir convié à cette belle fête de l'amitié.

C'est pour moi une grande émotion que de participer à cet hommage car Jean-François est mon plus ancien camarade en sémiotique et un frère en pensée. En 1970, j'étais jeune chercheur en maths pures (théorie des singularités) au CNRS dans le Laboratoire de Laurent Schwartz. Comme je m'intéressais aussi beaucoup aux sciences humaines, en particulier au structuralisme de Lévi-Strauss, et que, en cette époque où régnait Fernand Braudel, les sciences humaines revendiquaient une rationalité scientifique, on m'a proposé d'intégrer le Centre de Mathématiques de l'EHESS (à l'époque EPHE 6ème section). J'ai accepté et Charles Morazé, l'un des cofondateurs de l'Ecole avec Braudel et Lévi-Strauss, m'a alors mis en contact avec Greimas qui a demandé lors de son séminaire si des jeunes sémioticiens seraient intéressés par un dialogue avec un jeune mathématicien. Et c'est ainsi que j'ai rencontré un trio de bordelais, Jean-François, Frédéric Nef et Guy Le Gaufey. Guy Le Gaufey s'est orienté vers la psychanalyse lacanienne, Frédéric Nef vers la philosophie de la logique et Jean-François et moi vers la sémiotique théorique. Pendant plus de 40 ans, nous avons suivi des trajectoires assez voisines qui se sont très souvent croisées et nous avons activement participé, avec j'espère quelques résultats, à l'histoire de notre génération en sémiotique.

Si je devais d'un mot définir nos convergences, je dirais que, de façon complémentaire, nous avons travaillé sur la sémiotique d'une double façon, d'une part sur la sémiotique comme discipline autonome et d'autre part sur la sémiotique comme discipline pouvant entrer en résonance avec les plus profonds et les plus anciens patrimoines de la pensée: pour Jean-François sémiotique et métaphysique, pour moi sémiotique et mathématiques. Ce qui fait que nos collaborations sémiotiques se sont doublées de discussions sur la métaphysique et les mathématiques.

Je garde le souvenir de séjours enchanteurs dans les vignobles de ses grands-parents à Bordeaux et de débats interminables sur l'écclésiologie chez Dun Scott dans des bars parisiens pour romanciers américains. A l'époque, comme Ivan l'a rappelé, le thème "philosophie et sémiotique" n'allait pas de soi car les sciences humaines se construisaient contre la philosophie. Ce qu'a apporté Jean-François dans ce contexte est superbe, en particulier son interprétation du Cogito comme performatif (au sens des actes de langage).

## 2. LE MOMENT ICONIQUE ET LE NIVEAU MORPHOLOGIQUE

Comme vous le savez, parallèlement à l'élaboration pour les structures élémentaires de modèles mathématiques fondés sur la théorie des singularités de Thom, j'ai également beaucoup travaillé, depuis le début, sur les liens entre la sémiotique du monde naturel chez Greimas et la phénoménologie de la perception chez Husserl. Il s'agit de thèmes qui ont également beaucoup intéressé Jean-François et je vais donc, ainsi que beaucoup d'entre vous, prendre comme fil directeur de mes remarques le thème de *l'iconicité* tel que Jean-François le traite en particulier dans son étude (pp.145-175) de *L'iconicité et ses images* (PUF 2011) reprise d'un *Atelier de sémiotique visuelle* (PUF 2004).

Pour Jean-François, l'iconicité va bien au-delà des signes iconiques de Peirce. Le "moment iconique" est un moment profond du processus génétique de constitution du sens. Son "iconicité intrinsèque" noue indissolublement entre eux l'être et le sens, en particulier l'être sensible en tant qu'organisation phénoménale et la sémiologie.

Ce que Jean-François appelle "moment iconique" est très proche, me semble-t-il, de ce que j'appelle pour ma part "niveau morphologique", à savoir un niveau d'émergence dynamique de discontinuités qualitatives, de segmentation et d'articulation dans des substrats continus, i.e. des matières hylétiques. Nous convergeons sur le fait que

- (i) d'un côté le moment iconique n'est pas hypoiconique;
- (ii) qu'il ne dépend pas d'une hylé sensorielle particulière et qu'il est postérieur à la sensation et à son moment "indiciel" dans la sémiogenèse (d'ailleurs, je me demande à ce propos si "indiciel" est un bon terme pour désigner la couche hylétique du sens, car un indice est toujours indice de quelque chose alors que la hylé précède la constitution de la chose);
- (iii) d'un autre côté, qu'il précède dans la sémiogenèse le moment référentiel qui, quant à lui, dépend essentiellement de symboles;
- (iv) encore d'un autre côté, que le morphologique est proto-sémiotique, qu'il précède le figuratif et le plastique, qu'il ne comporte pas de négation, qu'il est sans deixis énonciative.

Denis a parlé des liens entre iconique et figuratif. Chez Greimas, le figuratif appartient aux niveaux discursifs superficiels. Il est classématique et sélectionne des traits. Cette conception

provient du fait que la sémiotique greimasienne est d'abord une sémiotique narrative et donc du texte. Ce caractère classématique du figuratif a été reconnu très tôt. On le trouve déjà explicitement chez Lessing comme je l'ai expliqué dans *Morphologie et Esthétique*. Dans sa grande opposition entre les arts figuratifs d'essence spatiale et les arts littéraires d'essence temporelle, Lessing le formule de la façon suivante:

"Pour ses compositions, qui supposent la *simultanéité*, la peinture ne peut *exploiter qu'un seul instant* de l'action et doit par conséquent choisir *le plus fécond*, celui qui fera le mieux comprendre l'instant qui précède et celui qui suit. De même la poésie, pour ses imitations *successives*, ne peut exploiter *qu'un seul des caractères* des corps et doit par conséquent choisir celui qui en éveille l'image la plus suggestive dans un contexte donné." (pp. 120-121)

Et il ajoute:

"Je constate qu'Homère ne peint que des actions progressives ; quant aux corps et aux objets isolés, il ne les peint qu'à travers leur rôle dans ces actions, et généralement *par un seul trait*." (p. 121)

Le problème est que de telles sélections classématiques présupposent une phénoménologie de la perception. Et dans la mesure où le "moment iconique" appartient à cette phénoménologie, il ne relève pas du tout du figuratif greimasien.

Quant aux liens avec la question de la *Bedeutung*, la reprise des théories logico-sémantiques de la référence sur une base morphologique représente un problème des plus difficiles. Comme le note Jean-François, "Le passage de la forme à la référence est (...) la croix des théories structuralistes" (p.157). La difficulté vient du fait que le niveau iconique-morphologique est celui où *s'articulent* les structures, "avant" que les unités pouvant servir de référent à des symboles ne soient constituées comme telles. Il s'agit d'un niveau de *composition*. Comme le note encore Jean-François, "l'icône ne prédique pas, il compose" (p.166, souligné par l'auteur). Et "composition" présuppose *méréologie* et Gestalt, la méréologie constituant le problème clé de la morphodynamique comme théorie dynamique des processus de morphogenèse.

Jean-François souligne fortement un aspect essentiel de l'icône, à savoir d'être un "remplissement" morphologiquement structuré d'une extension spatio-temporelle. A ce titre, le moment iconique est toujours *intuitif*, ni conceptuel ni même vraiment schématique. C'est plutôt une *esquisse* (*Abschattung*, adumbration), un schème particularisé en une morphologie intuitive irréductiblement individuelle. C'est sur cette base d'esquisses morphologiques indéfiniment variables que s'élaborent les corrélats intentionnels que sont les moments d'unité ouvrant au niveau logico-sémantique des symboles et de leurs référents.

Ces réflexions ont commencé il y a longtemps chez Jean-François. Je me souviens que dans le colloque de Cerisy que j'avais organisé en 1990 à l'occasion du bicentenaire de la publication de la *Critique de la Faculté de Juger* de Kant, il était intervenu sur "Schématisation et Signification" en traitant le thème de l'iconicité dans une perspective transcendantale. Critiquement parlant, les significations sémiotisent une "présentation" (*Darstellung*) phénoménale. La *Darstellung* n'est pas discursive (au sens Kantien d'entendement discursif). Et Jean-François affirmait: "De cette impossibilité discursive, nous concluons à la nécessité d'introduire l'iconicité, non pas comme un phénomène sémiotique particulier mais comme un élément essentiel de toute signification." Dans son interprétation transcendantale à partir de "l'image pure" kantienne, l'iconicité apparaît alors comme une "intentionnalité imageante" conduisant de l'Esthétique Transcendantale de Kant à l'intentionnalité perceptive de Husserl. Une des questions qui motivaient le plus Jean-François était ainsi, me semble-t-il, de fonder l'intentionnalité dans l'Esthétique Transcendantale, l'espace en tant qu'intuition pure et forme du sens externe devenant la source originaire de l'orientation de la conscience vers des objets distaux.

Il faut avoir au préalable clarifié ces dimensions de l'iconicité et du morphologique pour pouvoir traiter d'autres niveaux de la constitution du sens comme la sémiotique du monde naturel faisant du monde perçu morphologiquement organisé un plan de l'expression pour un plan du contenu.

### 3. DESCRIPTION, HYPOTYPOSE ET EKPHRASIS

Ces questions sémiotiques fondationnelles peuvent également se retrouver en redescendant le parcours génératif des niveaux discursifs (au sens de Greimas) vers les niveaux narratifs fondamentaux. L'analyse des liens entre sémiotique verbale et sémiotique visuelle conduit de la critique littéraire et de l'esthétique jusqu'aux niveaux les plus profonds de la cognition.

Le premier niveau où se rencontrent perception et langage est évidemment celui de la description verbale du visible. On sait que *l'ekphrasis* grecque (les *Imagines* de Philostrate, les *Descriptiones* de Callistrate, etc.), fait, comme l'hypotypose, partie des méthodes rhétoriques de description poétique et littéraire d'une œuvre d'art plastique ou d'une scène visuelle. C'est une présentation détaillée et vive, si détaillée et si vive qu'elle arrive à mettre sous le regard ce qu'elle décrit. Le détail est essentiel car il *individue*, il iconise. Le caractère « vif » est *l'enargeia*, la mise en lumière.

Pour Dumarsais :« [Dans] l'hypotypose [...] on *montre*, pour ainsi dire, ce qu'on ne fait que raconter. » Il s'agit donc, comme y insiste Hermann Parret, de « faire voir » avec des mots au moyen de techniques rhétoriques et stylistiques d'amplification et d'intensification. Comme le dit

également Barbara Cassin [DLC, 2003], dans l'ekphrasis, le discours peut non seulement "dire ce qu'il voit" mais également "faire voir ce qu'il dit".

Mais aussi réussie et efficace que puisse être une ekphrasis, le problème théorique qu'elle pose est insoluble car tout lexème dénotant des choses, des actions, des événements ou des états de choses est, aussi concret soit-il en apparence, le nom d'une catégorie conceptuelle abstraite, alors que, au contraire, toute perception est individuée, pré-conceptuelle et intuitive, c'est-à-dire iconique. La rhétorique de l'illusion référentielle, c'est-à-dire l'iconicité au sens de Greimas, n'est qu'un substitut à l'individuation iconique au sens de Jean-François.

#### 4. LE CERCLE DE L'UT PICTURA POESIS

##### 4.1. L'expression de l'intelligible

La possibilité d'allers-retours entre le textuel et le visible correspond à une conception classique de la description qui est celle de l'*ut pictura poesis* et repose sur l'idée que textes et figures ont une même fonction d'expressivité, celle d'exprimer l'intelligible. Elisabeth Décultot [2003] a très bien analysé « l'âge classique de la description »,

« un univers où l'on passe sans difficulté du système des signes plastiques au système des signes verbaux. (...) Pour décrire une statue, il suffit dans la pensée sémiotique classique, de remonter de l'œuvre d'art à l'idée qui lui a présidé, pour reformuler ensuite cette idée au moyen de signes verbaux. »

Les "idées", c'est-à-dire des contenus mentaux, constituent donc une dimension conceptuelle *commune* « des différentes formes d'art ». A travers les idées (l'intelligible, des signifiés abstraits et décorporés) tous les modes signifiants communiquent entre eux et deviennent intertraductibles. Mais il y a là un cercle, le cercle de l'*ut pictura poesis*.

##### 4.2. Actualité du problème

La circularité vient du fait que l'on utilise le plan du contenu (l'"intelligible") pour faire communiquer entre eux des plans de l'expression hétérogènes. Le problème est encore ouvert et le point de vue classique existe encore aujourd'hui dans une certaine philosophie de l'esprit. On y suppose qu'il existe des contenus mentaux abstraits de format *propositionnel* sur lesquels opèrent des attitudes propositionnelles. "Voir" *p*, "dessiner" *p*, "entendre" *p*, "dire" *p*, "penser" *p*, etc. communiquent alors entre eux à travers le contenu propositionnel invariant *p*. En termes plus cognitifs, l'idée est que l'esprit est *multimodal* et que les différentes modalités (perception, action, etc.) peuvent communiquer entre elles par les représentations *amodales* abstraites que sont les propositions.

Mais il n'y aucune raison que les structures conceptuelles faisant communiquer entre eux les différents types d'information soient de format propositionnel. Des spécialistes de plus en plus nombreux considèrent qu'elles relèvent d'une *imagerie mentale schématisante* dont les structures sont plus proches de structures perceptives que de structures linguistiques. D'ailleurs, la conception "propositionnaliste" n'est pas compatible avec les données expérimentales des neurosciences cognitives qui montre que les différentes modalités ont des *formats spécifiques* associés aux architectures fonctionnelles des aires corticales correspondantes. C'est une revanche remarquable de Kant et de l'Esthétique Transcendantale.

La théorie "propositionnaliste" de l'esprit est non seulement neurocognitivement erronée mais en plus sémiotiquement insuffisante. Le jeu hjelmslevien quadripartite contenu/expression et forme/substance s'y ramène à un simple binarisme entre un contenu amodal et différents modes de manifestation, c'est-à-dire un plan du contenu mental et *universel*, sans plan de l'expression *spécifique*, et des plans de l'expression sans plans du contenu *spécifiques*.

## 5. UN PROBLEME CRITIQUE : *DARSTELLUNG* ET ICONISME PRIMAIRE

L'hypotypose et l'ekphrasis nous reconduisent ainsi à la problématique de la présentation de l'apparaître, de la *Darstellung*.

### 5.1. L'objet dynamique

Sémiotiquement parlant, le problème peut être relié à *l'objet dynamique* chez Peirce. Relativement au triangle sémiotique du Representamen, de l'Interprétant et de l'Objet, le concept peircien d'objet possède plusieurs sens. C'est tantôt l'objet comme terminus *a quo* du sens, tantôt l'objet référent comme terminus *ad quem* et tantôt *l'objet immédiat* (OI, un peu l'analogue du signifié saussurien) qui est l'objet tel qu'il est représenté par le representamen et interprété par l'interprétant, autrement dit tel qu'il est mis en perspective par le signe. L'OI est une perspective sur *l'objet dynamique* (OD) et j'aimerais préciser ce point dont j'ai souvent discuté avec Umberto Eco.

Comme je l'ai déjà souligné, la sémiotique est très éloignée des sémantiques référentielles vériconditionnelles où la dénotation (la *Bedeutung* frégréenne) et les valeurs de vérité sont primordiales. Mais, même déréférentialisé, l'OD demeure une *limite externe* de la sémiose dont le statut reste très ambigu et pose un problème théorique majeur. On peut en effet le considérer comme un horizon *ad quem* qui fait que l'interprétant suivra différentes perspectives à son endroit, formera des representamen et émettra des signes. Mais il peut également être considéré comme un pur *phénomène a quo*, comme une origine *pré-sémiotique* située du côté de l'expérience interne, cette version de l'OD correspondant, relativement au processus indéfini de la sémiose, à un aspect *inchoatif*. Il est alors le *continu indifférencié* des théories sémiotiques.

## **5.2. Les lignes de résistance de l'être**

En tant qu'instance *a quo*, l'OD concerne la structuration anté-prédicative et pré-judicative du monde phénoménal en tant que condition de possibilité du sens. Le point clé est que le continu hylétique du sens *n'est pas amorphe* et qu'il est même au contraire *un principe de formation*. Il est pré-structuré et c'est sur une telle pré-structuration que se fonde la possibilité d'une sémiotisation. Autrement dit, il faut reformuler la synéchologie sémiotique traditionnelle en disant que le continu n'est pas amorphe mais *morphogène*. L'OD possède une structure "morphologique" qui ne résulte pas de l'interprétation des representamen par l'interprétant. Et nous retrouvons ici le "moment iconique" de Jean-François, conçu toujours de façon peircienne mais côté "objet" et non plus côté "signe".

En 1996 (texte repris dans *Kant e l'Ornitorinco*), Eco disait

« Nel magma del continuum ci sono delle linee di resistenza et delle possibilità di flusso, come delle nervature del legno o del marmo che rendano più agevole tagliare in una direzione piuttosto che nell'altra » (p. 39).

« Il linguaggio non costruisce l'essere *ex novo*. »

Eco prend bien soin de ne pas ramener cette thèse sur les "linee di resistenza dell'essere" à un retour à quelque "vétéro-réalisme" externaliste postulant que le monde externe est un monde en soi et transcendant et que la connaissance est une "adequatio rei et intellectus". Comme il l'explique dans une note parue en 2012 dans la revue *Alfabeta*, il veut critiquer "il primato ermeneutico dell'interpretazione" et la thèse nietzschéenne que "non esistono fatti ma solo interpretazioni". Son réalisme à propos du "zoccolo duro dell'essere" est un réalisme *négatif*, logiquement analogue au faillibilisme popperien. De même que chez Popper les énoncés scientifiques ne sont pas absolument prouvables mais seulement falsifiables (c'est-à-dire confirmables seulement jusqu'à une éventuelle infirmation), de même on ne peut pas valider une interprétation comme juste mais on peut en revanche l'invalider comme fausse.

## **5.3. L'iconisme primaire et les schèmes perceptifs**

Pour préciser ces idées, il faut tout particulièrement élaborer les concepts délicats de *ground* et d'*iconisme primaire*. Le "ground" est l'amorce du processus de constitution du sens et l'*iconisme primaire* est une *priméité* comprenant les formes pures de la phénoménalité (*qualia* et esthétique transcendantale morphologique). C'est encore une fois la phénoménalité *a quo* comme présentation (*Darstellung*) pré-sémiotique. Il me semble ainsi que dans sa réinterprétation de la triade peircienne du signe Jean-François réinterprète aussi le triangle sémiotique Representamen/Interprétant/Objet.

C'est avec la priméité du ground, de l'objet dynamique et de l'*iconisme primaire* que l'on peut articuler la sémiotique sur l'instance pré-sémiotique qu'est la perception en tant que corrélation

entre les expériences vécues du sujet noétique et le monde phénoménal. L'apparaître sensible n'est pas un signe renvoyant à une chose en soi ou à une objectivité physique sous-jacente. Il relie l'OD au sujet à travers sa phénoménalité *a quo* et individue cet OD qui produira une infinité d'OI possibles pointant selon différentes perspectives vers un horizon référentiel *ad quem*.

De Peirce à Greimas et de Eco à Thom, le "moment iconique" théorisé par Jean-François est ainsi un solide fil d'Ariane dans le labyrinthe du sens. En le suivant, Jean-François a particulièrement bien réussi le lien entre sémiotique et métaphysique. Ses réflexions constituent ce que j'appellerai volontiers, avec un clin d'oeil à son maître Descartes, des *Meditationes de prima semiotica*.